

gerbe à sesamis. C'était en 1866 ; il occupait depuis deux ans la cure de Saint-Sylvain, village voisin de Tulle, où il devait enfermer douze années de sa vie dans le plus triste isolement. Mais la brochure répondait bien aux faibles ressources du prêtre. A peine osa-t-elle affronter la publicité ; assez pourtant pour que la ruse de quelques-uns songeât à se parer des dépouilles du jeune inconnu. Si la forme de ces maximes semblait être du goût de celles de Joubert, on y rencontra des poussées vigoureuses attestant une sève nouvelle et assurément distinguée. Voici que je prends au hasard :

— Une feuille de peuplier nous dérobe la vue du soleil ; l'exiguïté d'un souci terrestre nous cache Dieu immense et rayonnant.

— Nos actes mènent nos jugements, plus que nos jugements ne mènent nos actes.

— Dieu nous visite souvent, mais la plupart du temps, nous ne sommes pas chez nous.

— Le malheur présent est égoïste ; le malheur passé est compatissant.

— Les Grecs disaient aux étrangers : « Barbares ! » Les étrangers répondaient : « Enfants ! » Nous, Français, ne sommes-nous pas quelque peu Grecs en Europe ?

— Il n'y a pas d'humiliation pour l'humilité.

— Quelque chose est meilleur que le bon sens, c'est le grand sens.

— L'enfance est, dit-on, le plus heureux temps de la vie. C'est dommage qu'il faille devenir homme pour le savoir.

Il y a près de vingt ans que Joseph Roux écrivait ces maximes. Depuis lors, il a singulièrement grossi ses cahiers. Des jugements de la plus grande beauté sur toutes les littératures, de courtes études de mœurs campagnardes, prises sur le vif dans ce bas Limousin si rustre et si antique qu'il étudie en philosophe pour le raconter en poète, des *pensées* par milliers, des observations de tout genre, se coudoient dans ces glorieux manuscrits qu'il nous a été donné, à nous peut-être le premier, de parcourir dans leur ensemble. Toute une vie est là, modeste sous de grandes aspirations, résignée, profondément chrétienne. Joseph Roux est un homme du moyen âge, moine et troubadour. Nous n'avons vu que le premier ; quand nous aurons expliqué l'autre, qui est sa conséquence fatale dans ce tempérament ardent, dans cet homme de foi égaré dans nos jours de doute, nous retrouverons encore cette admirable fusion d'une pensée médiévale et d'un moule contemporain.

Nous ne songeons donc pas à éloigner de notre libre siècle la religion comme d'une autre époque. Le christianisme est au-dessus des temps !... Et nous admirons dans Joseph Roux, sans la partager tout entière, cette protestation constante contre les empiètements nouveaux.

En 1876, Joseph Roux échangea son isolement de Saint-Sylvain contre celui de Saint-Hilaire-le-Peyrou, un gros bourg de la Corrèze, éloigné cependant de plusieurs lieues de toute civilisation. Depuis son départ de Brive, en 1860, voilà donc vingt-trois ans que ce grand esprit se forge dans l'ombre une renommée qui ne peut tarder de parcourir l'Europe ; et ce sera, nous l'espérons, sur les ailes de l'idée latine. Trois circonstances seulement, qui ont eu une influence décisive sur l'avenir du pauvre prêtre, et qui marquent sur son humble vie comme des éclaircies d'azur dans l'épaisseur d'une forêt, ont réussi à le tirer de sa retraite. La première, un préceptorat qu'il exerça six mois, en 1870, dans une ancienne maison normande, lui permit d'entrevoir Paris. Les deux autres furent de grandes fêtes littéraires dans lesquelles un événement fortuit lui avait préparé sa place.